

Un microcosme sociopolitique du Québec ?

Anne-Marie Cousineau

Numéro 163 (2), 2017

Banlieues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cousineau, A.-M. (2017). Un microcosme sociopolitique du Québec ? *Jeu*, (163), 36–40.



Les Champs pétroliers de Guillaume Lagarde, mis en scène par Patrice Dubois (Théâtre PAP) et présenté à l'Espace GO en 2013. Sur la photo : Marilyn Castonguay (à l'avant-plan), Annette Garant et Jacques Girard. © Lydia Pawelak

Un microcosme sociopolitique du Québec ?

Anne-Marie Cousineau

Sébastien Dodge, Guillaume Lagarde et Emmanuel Reichenbach portent un regard critique sur nos mœurs politiques et notre mode de vie à travers quatre comédies situées dans une banlieue plus ou moins proche de Montréal.

Guillaume Lagarde et Sébastien Dodge, issus de la banlieue montréalaise, et Emmanuel Reichenbach, élevé dans les quartiers centraux de la ville, ont choisi tous trois comme cadre de leurs pièces une banlieue ou une petite ville pour dénoncer soit la corruption dans la vie politique municipale (*Révolution à Laval* de Guillaume Lagarde et *Sorel-Tracy* d'Emmanuel Reichenbach), soit le consumérisme et la quête névrotique de confort (*Les Champs pétrolifères* de Guillaume Lagarde), soit la colère stérile des gagne-petit et la transmission de la violence (*La Genèse de la rage* de Sébastien Dodge).

LE CONFORT ET L'INDIFFÉRENCE

« Dans *La Genèse de la rage*, j'ai voulu récupérer certains aspects de la banlieue et les amplifier pour en faire une métaphore de la médiocrité provinciale dans laquelle nous baignons en tant que Québécois », pose d'emblée Sébastien Dodge. Dans cette

pièce, Otho, personnage sensible, doué d'une certaine curiosité, sera constamment raillé, agressé et « brisé par cette société repliée sur elle-même ». À la fin, il partagera la même violence stérile et la même incapacité à changer les choses. La banlieue, dans la pièce de Dodge, devient le miroir déformant de toute la société québécoise dans la mesure où celle-ci, avec « son absence apparente de conflits et ses convenances de façade », favorise l'émergence de l'apathie, de l'immobilisme et du désengagement. Chacun, en banlieue, est le « souverain de son petit terrain » et ne souhaite pas interférer dans la vie de son voisin ni qu'il intervienne dans la sienne. La haine n'est pas plus caractéristique de la banlieue que d'ailleurs, mais, selon Dodge, « l'absence de curiosité et une certaine inculture politique, oui ». Sur ce terreau fertile peuvent éclore la bêtise et la violence contre lesquelles *La Genèse de la rage* met en garde : « Lutter chaque jour contre le désengagement est tout un défi, surtout en banlieue où tout conspire en faveur d'une consommation inassouissable et mortifère. »



Chacun, en banlieue, est le « souverain de son petit terrain » et ne souhaite pas interférer dans la vie de son voisin ni qu'il intervienne dans la sienne.



La Genèse de la rage, écrite et mise en scène par Sébastien Dodge (Théâtre de la Pacotille), et présentée dans la salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui en 2011. Sur la photo : Mathieu Gosselin (la Mère) et Dominic Théberge (Otho). © Marie-Claude Hamel

«La ville serait le lieu de l'engagement et la banlieue, celui du désengagement.», déclare Guillaume Lagarde, qui trouve tout de même à cette dernière «une certaine noblesse». Des Montréalais ont pu découvrir en banlieue «une oasis de paix et d'espace» pour élever leur famille, devenir «maîtres de leurs petits domaines, dont ils jouissent et pâtissent à la fois». Ainsi, les personnages des *Champs pétrolifères*, propriétaires satisfaits de leur train de vie, se croient libres, alors qu'ils sont enfermés dans une prison dorée. L'arrivée d'une étrangère de la ville dans une famille de la moyenne bourgeoisie provoque un petit séisme. L'auteur explique: «Blanche [une jeune marginale de la ville ramenée un soir par Bruno] représente la figure de l'étranger: pour Barbara [la mère], l'étranger mauvais et menaçant; pour Bernard [le père], l'étranger exotique et désirable; pour Bruno [le fils], l'étranger potentiellement libérateur. Mais, à la fin, l'étranger doit être subordonné, sa différence supprimée, son essence frelatée, son apparence transformée, son existence pétrifiée.»

La banlieue de Lagarde se définit par le conformisme et la quête de confort, Blanche incarnant à la fois l'objet convoité et la consommatrice: inféodée à cette famille, elle en tire profit en monnayant ses faveurs. «Le titre même de la pièce, selon son auteur, révèle un lien fondamental entre l'épuisement des ressources mondiales par un consumérisme des plus débridés –le pétrole étant la clé de voûte de ce processus inéluctable– et l'épuisement spirituel de l'Occident, les deux phénomènes se nourrissant l'un l'autre dans une logique de ruine.»

LES ENVELOPPES BRUNES

Ni Emmanuel Reichenbach, dans *Sorel-Tracy*, ni Guillaume Lagarde, dans *Révolution à Laval*, ne cherchaient à révéler une information inédite sur la corruption des édiles municipaux. Le premier a voulu plutôt «brosser un portrait –une comédie noire– de ce monde où des élus abandonnent leurs repères moraux, deviennent corrompus, un



Sorel-Tracy d'Emmanuel Reichenbach, mis en scène par Charles Dauphinais (Théâtre Sans Domicile Fixe) et présenté dans la salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui en 2013. Sur la photo : Léa Simard (Stéphanie), Simon Lacroix (Alex), Guillaume Cyr (le maire Boivin) et Yannick Chapdelaine (le Bras Droit). © Marie-Claude Hamel

petit pas à la fois, jusqu'à traverser la ligne rouge de l'éthique ». Le second a souhaité « évacuer le méchant en riant un bon coup de ce qui mécontente les Québécois dans la marche de la chose publique ».

« Les mécanismes sont les mêmes dans une petite ou une grande ville, mais aborder la politique municipale à plus petite échelle me permettait de simplifier la pièce et d'explorer plus synthétiquement le thème », explique Emmanuel Reichenbach. Dans sa pièce, le maire Boivin risque de perdre ses élections après des années de pouvoir : branle-bas de combat pour le Bras Droit, le DG, la secrétaire Stéphanie et Alex, le reporter de la télévision locale. À coups de stratégies de communication, de mises en scène, de manipulations, ils tenteront tous de sauver leur lucratif emploi. La pièce est une satire : « Les traits sont grossis à des fins d'efficacité comique, reconnaît l'auteur, mais est-ce si exagéré que ça ? Pensons à Rob Ford, maire de Toronto, à Rambo Gauthier, à Donald Trump... » À l'heure du populisme de droite, de la fausse nouvelle, du mensonge répété qui tient lieu de fait vérifiable, la réalité semble dépasser la fiction : « On s'attend à

ce que les gens soient rationnels dans leur choix politique, mais la machine médiatique, réseaux sociaux en tête, fait appel à l'émotion qui court-circuite la pensée. Quand le maire Boivin fait (ou semble faire, qui sait ?) un infarctus, il apparaît vulnérable, plus humain aux yeux des électeurs. » Il sera donc réélu. Seul le DG sera sacrifié, remplacé par l'ambitieuse Stéphanie.

Comme dans *Sorel-Tracy*, les électeurs de *Révolution à Laval* sont manipulables et bien manipulés. « Ce n'est évidemment pas spécifique aux banlieusards, affirme Guillaume Lagarde. L'électeur n'est pas dupe, mais englué dans ses petites habitudes. Au municipal, cela prend des proportions inquiétantes. Qu'importe qu'on nous mente, qu'on pille le trésor public, si notre confort reste intact. Peut-on échapper à la manipulation ? Dans ma pièce, Roméo est maire de Mascouche, une petite ville. Mais Mercédès, à la manière de Mère Ubu et de Lady Macbeth, rêve de plus grand... Pour moi, Laval était la ville parfaite : une agglomération d'esprit banlieusard, où le pouvoir est hautement centralisé. La relation entre royaume et ville de banlieue

est pour ainsi dire naturelle. » Cette image du royaume rejoint une caractéristique des banlieusards déjà évoquée par Sébastien Dodge – « souverain de son petit terrain » – et Guillaume Lagarde – « maîtres de leur petit domaine ».

RIRE EN MONTRANT LES DENTS

Si le regard porté par les trois dramaturges sur la société québécoise est sévère, le registre chaque fois privilégié est celui de la comédie. *Sorel-Tracy*, avec ses dirigeants aux désirs médiocres et aux ambitions énormes, est une satire politique que Reichenbach qualifie de tragicomédie : « L'exercice du pouvoir donne de l'envergure aux personnages, mais la petite échelle fait ressortir le ridicule et la mesquinerie de ces pseudo-empereurs. Ainsi, les mécaniques du pouvoir prennent un caractère tragicomique. » *Révolution à Laval*, en filiation avec *Ubu Roi* qui l'a inspirée, relève de la farce, genre en parfaite adéquation avec le contenu de la pièce, assure Lagarde : « Car enfin tous ces gens, corrompus, concussionnaires, prévaricateurs et consorts, sont horriblement risibles. Gros coqs en pâte clownesques, involontaires

Révolution à Laval de Guillaume Lagarde, mis en scène par Sébastien Dodge (Théâtre PÂP) et présenté à l'Espace GO en 2016. Sur la photo : Marc Béland, Jacques L'Heureux, Philippe Boutin et Kathleen Fortin.
© Claude Gagnon



humoristes de tréfonds d'égout, vulgaires parvenus se curant les dents avec des billets de cent dollars. La tonalité comique et burlesque permettait d'entrer directement dans le vif du sujet. »

Par ailleurs, l'enlèvement d'une adolescente par une famille de banlieue donne aux *Champs pétrolifères* de Guillaume Lagarde des allures de comédie noire: «Blanche, devenue Coralie sous l'empire de sa nouvelle famille, monnaye ses faveurs. Ce commerce et la volonté de la jeune fille de s'inféoder à ce système familial en font un personnage résolument antitragique. »

Malgré le destin presque épique de son protagoniste, *La Genèse de la rage* affiche, pour sa part, une esthétique grand-guignolesque que son auteur, Sébastien Dodge, déclare essentielle: «Le burlesque déforme la réalité, la passe dans un tordeur et n'en garde que l'essence. Mais la comédie ne souffre pas de mensonge. On ne peut pas être faux dans la satire; le jeu doit reposer sur de vraies émotions, sinon ça n'a aucune valeur. Le fou du roi dit vrai, le politicien sonne faux. »

Les temps sont inquiétants. Les bonimenteurs et les démagogues gagnent des élections. Les tragédies, réelles, font trop souvent la une des journaux. Bien sûr, l'art ne change pas le monde, mais il nous aide, parfois, à vivre. Un des rôles du théâtre, même dans le rire, est de porter une critique plus que jamais nécessaire. ●

Anne-Marie Cousineau a enseigné la littérature et le théâtre au Cégep du Vieux-Montréal et longtemps collaboré aux *Cahiers du Théâtre Denise-Pelletier*. Elle a agi comme conseillère dramaturgique pour quelques productions théâtrales et adapté pour le théâtre *Candide* de Voltaire, et *Casse-noisette* de Hoffmann.